

# Tableaux d'une répétition

Au théâtre de la Commune d'Aubervilliers, Didier Bezace monte *Objet perdu*, de Daniel Keene. En exclusivité, L'Express assistait aux premiers pas de l'équipe sur les planches

● Laurence Liban / Reportage photo : Jean-Claude Dupin pour L'Express

**I**l est rare qu'un metteur en scène accepte la présence d'un journaliste lors des répétitions. Encore plus rare qu'il lui ouvre les portes dès le premier jour. C'est pourtant ce qu'a fait Didier Bezace, directeur du théâtre de la Commune d'Aubervilliers. Voilà des mois qu'avec le scénographe Jean Haas et Laurent Caillon, son collaborateur depuis vingt ans, il réfléchit à la mise en scène d'*Objet perdu*. Mais rien n'est encore arrêté. Préférant l'épreuve des planches aux discussions à la table, il commencera directement sur le plateau. Car telle est sa méthode : travailler à partir d'un espace donné, ouvrir des pistes, les éprouver, reculer pour mieux avancer. Une méthode qui nécessite une grande confiance de la part des comédiens. Ils ne la lui ménageront pas durant ces semaines de répétitions chargées d'électricité positive et de bonne humeur.

**Jeudi 16 mars**  
**Est-ce que ça tient la route ?**  
Didier Bezace propose une lecture de la pièce à toute l'équipe, comédiens et techniciens réunis, ainsi

qu'aux membres de l'administration du théâtre. *Objet perdu* est la réunion de trois courts textes de l'Australien Daniel Keene, dont il a mis en scène, l'an passé, l'étrange et émouvant *Avis aux intéressés*. Le premier problème qui se pose, donc, est de bâtir un ensemble cohérent à partir de ces éléments dont le fil conducteur serait la mémoire juive.

Dans *Le Récit*, un vieil homme est abordé, dans un bar où il a ses habitudes, par un personnage mystérieux qui l'entraîne vers ses souvenirs d'enfance. Dans *La Pluie*, une jeune femme fait l'inventaire des gens et des objets que ceux-ci lui ont confiés avant le grand voyage qui les attend. Un enfant, notamment, lui remet un flacon d'eau de pluie. Dans le spectacle, on pourrait imaginer que cette femme restitue le flacon au vieil homme du *Récit*, l'enfant de jadis. *Le Violon*, enfin, est l'évocation, par les membres d'une même famille, de leur départ vers l'inconnu, de la valise vite faite, des dernières images de la maison. « A l'origine, explique Didier Bezace, je pensais que *Le Récit* pourrait se jouer au bar du théâtre, les deux autres textes étant présentés dans

un terrain vague d'Aubervilliers, où les spectateurs se seraient rendus en autocar. Mais le coût était trop élevé. Seule est restée l'idée d'un voyage. Un voyage immobile dans la mémoire d'un vieil homme. Mais est-ce que ça tient la route ? »

**Vendredi 17 mars**  
**Avant la répétition**

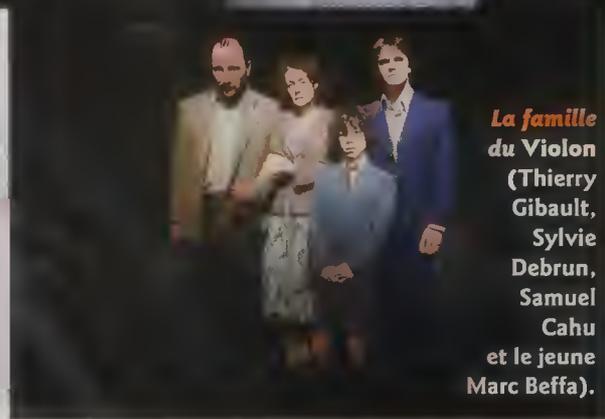
La maquette imaginée par Jean Haas permet de visualiser le projet : adossé à l'obscurité s'étend un bar, avec sa couverture de zinc. Une fois escamoté, ce dispositif dévoile, sous un plancher coulissant, les rails d'un chemin de fer. Jean Haas explique la nécessité de construire un bar réaliste, afin d'« éviter de mettre du noir sur du noir », c'est-à-dire de créer un espace métaphysique qui constituerait, selon lui, une erreur. Pourtant, l'expérience du plateau aboutira très vite à cela, au terme d'un travail de dévoilement du sens, où tous les éléments d'une matérialité ordinaire seront abandonnés comme autant de peaux mortes, laissant apparaître le derme nu de la pièce. Passeront ainsi à la trappe le bruit de train, les petites robes à fleurs, les tables de bistrot, les rails... Mais ça, personne ne le sait encore. En ce premier jour, les perruques grises de Cécile Kretschmar sont prêtes et les costumes, comme tirés d'un album de photos des années



**Discussions**  
autour de la pièce  
(Didier Bezace,  
avec le comédien  
Philippe Bérodot,  
face à Dyssia,  
son assistante).



**Le vieil homme**  
dans un bar,  
pour *Le Récit*  
(Jacques  
Herlin).



**La famille**  
du *Violon*  
(Thierry  
Gibault,  
Sylvie  
Debrun,  
Samuel  
Cahu  
et le jeune  
Marc Beffa).

1940 par Cidalia da Costa, s'alignent dans les penderies.

**Mardi 21 mars**  
**Les morceaux du puzzle**

Pour qui n'a jamais assisté aux débuts des répétitions d'un spectacle, la surprise est de taille. Les éléments du puzzle sont déjà là qui se mettent en place dans une simultanéité et un calme étonnants. Devant la carcasse d'un long comptoir de bois noir sont disposées tables et chaises. Installé à l'une d'elles, le comédien Jacques Herlin s'exerce à manier les cartes. Des essais de train et de vent

sont en cours tandis que Didier Bezace et Jean Haas discutent de la scénographie. L'équipe technique est sur le pont. Enfin, Catherine Hiegel et Jacques Herlin commencent à jouer *Le Récit*. Lui au trait tremblé, incertain, déjà émouvant ; elle tranchante, précise, pressante. Tout semble en place. Rien ne l'est. Et voilà que Bezace remet en question le réalisme de la scène : « Il faut éviter la redondance, dit-il. Peut-être les tables et les chaises sont-elles superflues ? » Elle seront supprimées dès le lendemain. Désormais seul élément de décor, le bar pren-

dra des allures de bateau clandestin dans la nuit du souvenir. Et le vieil homme à la poupe se laissera conduire, bon gré mal gré, par le rameur en eau profonde qu'est la mémoire.

**Jeudi 23 mars**  
**Le violon les pousse**

On répète *Le Violon*, troisième élément du spectacle. Une famille se dirige lentement vers son destin. Il y a le père et la mère (Thierry Gibault et Sylvie Debrun, deux comédiens de la galaxie Bezace), le fils aîné (Samuel Cahu) et son petit ●●●

## Tableaux d'une répétition



En scène  
pour **Le Récit**  
(Jacques Herlin  
et Catherine Hiegel).

●●● frère. L'idée du voyage trouve ici son illustration la plus élémentaire. Serrés les uns contre les autres et munis de leur valise, ils traversent la scène dans toute sa largeur. Emaillé de stations pendant lesquelles chacun évoque ses souvenirs, ses sensations ou ses résolutions devant ce qu'il pressent d'horreur, ce parcours répand un sentiment de tristesse profonde. La mort est au bout du plateau. Un train s'impatiente au loin.

En cette première semaine, Didier Bezace a fait venir le violoniste Maurice Delaistier. Après quelques recherches, le musicien propose un air lancinant et grinçant qui se glisse dans le ahanement de la locomotive et lui donne son sens. Placé derrière le groupe de marcheurs qu'il accompagne, il joue discrètement d'abord, puis de façon de plus en plus pressante. Nul retour n'est possible. « Vas-y ! Le violon les pousse », encourage Didier Bezace. Mais une nuit de réflexion suffira à tout balayer.

### Jeudi 30 mars **On s'est fourvoyés**

Tout le monde s'attendait à re-

prendre le travail sur *Le Violon* là où il avait été laissé le jeudi précédent. Mais le changement est total. C'est que, entre-temps, Catherine Hiegel a joué le monologue de *La Pluie*. Elle a énuméré, dans sa petite robe à fleurs, les gens et les objets. Puis, à la fin et comme prévu, elle a remis le flacon d'eau de pluie au vieil homme, demeuré dans l'obscurité. Alors devait commencer le périple de la famille vers le train. A ce moment, Didier Bezace s'exclame : « On s'est fourvoyés ! » Plus tard, il expliquera : « Le problème est apparu lors de l'enchaînement des trois textes. Ça ne marchait pas. Car si la pièce est bien le voyage intérieur d'un homme dans sa mémoire, il est nécessaire alors que les personnages du vieillard et de la mémoire, justement, soient présents d'un bout à l'autre du spectacle. Par ailleurs, le fait de concrétiser en scène la marche de la famille vers son destin va à l'encontre de l'écriture de Daniel Keene. Celle-ci, en effet, donne la sensation que les gens "flottent". Ils ne sont pas pris dans une action réaliste comme je l'avais montré d'abord. »



Une robe  
pour  
**La Pluie**  
(Catherine  
Hiegel,  
lors d'un  
essayage).

### Vendredi 7 avril **Le songe d'un vieil homme**

Le spectacle a changé de ton. On est maintenant dans le songe du vieil homme. Le bar s'est dédoublé en miroir, séparé en deux parties par un voile de tulle sombre : d'un côté est le réel, de l'autre est le rêve. Face aux gradins des spectateurs se trouvent d'autres gradins dans lesquels viendront s'installer les personnages de *La Pluie* et du *Violon*. La famille, cette fois, est disséminée dans cette suite de fauteuils vides devenue un grand cimetière d'absents. Tous ont abandonné leurs costumes d'époque pour des vêtements noirs plus intemporels. Finalement, au terme du spectacle, c'est le petit garçon qui remettra le flacon de pluie au vieil homme qu'il est devenu. Quant à Catherine Hiegel, elle est, elle aussi, simplement vêtue de noir et ne porte plus de perruque. Depuis le début des répétitions, son personnage a connu bien des avatars : vieille femme, fausse jeune fille à nattes, elle terminera sous un feutre crânement posé, qui la conjugue au masculin jusqu'à ce que la confusion soit démentie. « Ce personnage est d'abord une créature de théâtre, analyse Bezace. La présence de Catherine et sa jeunesse suffiront à balader le public entre le présent et la mémoire. » Mais, bientôt, il ne sera plus temps de revenir en arrière. Seul restera le souci de la machinerie de théâtre, la grande machine à rêve qui doit se faire oublier au profit de l'illusion. ● L. L.

Théâtre de la Commune d'Aubervilliers (Seine-Saint-Denis), jusqu'au 16 juin.